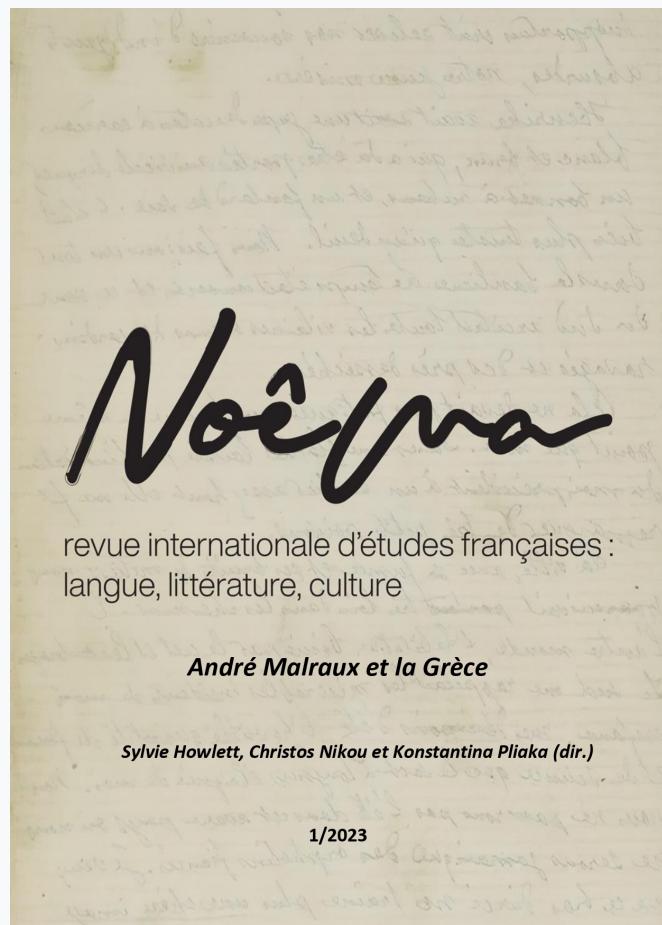


Noêma, revue internationale d'études françaises : langue, littérature, culture

Vol 1, No 1 (2023)

André Malraux et la Grèce



Malraux face à la Grèce et Israël

Michaël de Saint-Cheron

doi: [10.12681/noema.41102](https://doi.org/10.12681/noema.41102)

Copyright © 2023



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

To cite this article:

de Saint-Cheron, M. (2023). Malraux face à la Grèce et Israël. *Noêma, Revue Internationale d'études françaises : Langue, littérature, Culture*, 1(1), 23–30. <https://doi.org/10.12681/noema.41102>

Malraux face à la Grèce et Israël

Michaël DE SAINT-CHERON

Centre International de Recherches André Malraux (CIRAM)
michael.desaintcheron@gmail.com

Parler¹ en Grèce et le faire au nom de Malraux, dont le nom reste lié pour nous à la première illumination de l'Acropole en 1959, est un honneur très spécial. Enfin, parler ici de Malraux dans son double dialogue avec la Grèce et avec Israël, le peuple né de la Bible, ou plutôt elle de lui, est un privilège.

Malraux considérait que l'Europe et plus largement l'Occident avait deux parrains ou plus exactement un parrain et une marraine : la Grèce et Israël, le peuple juif. Dans son livre *Oraisons funèbres* publié en 1971 puis repris de son vivant en 1976 dans la bibliothèque de la Pléiade, à la suite du *Miroir des limbes*, ce n'est pas un hasard si l'on trouve à côté de ses discours sur la Libération de Paris, la Résistance, notamment son hommage à Jean Moulin, puis ceux à Braque et Le Corbusier, trois discours consacrés à la Grèce, à l'Égypte et à Israël, datés 1959 pour le premier et 1960 pour les seconds. La Grèce représentait pour l'auteur du *Musée imaginaire* et de *La Métamorphose des dieux*, une civilisation et un art au fondement de l'Europe, de sa pensée, de sa culture, de son art, civilisation qui avait réussi à conjoindre avec génie, l'architecture, la sculpture, la fresque, l'épopée littéraire et la naissance de la philosophie.

De tous ses grands livres, hormis ses *Écrits sur l'art* où la Grèce est partout présente, il en est un important, *La Corde et les souris* et plus précisément son premier chapitre, qui appartenait en 1975 à *Hôtes de passage*. Le livre s'ouvre à Dakar en 1966 avec l'inauguration du premier festival d'art nègre, qu'avait voulu Léopold Senghor, le poète-président du Sénégal. Malraux crée un pont entre ce festival premier et la nuit de la première illumination de l'Acropole.

Mais souvenons-nous que 2017 a marqué le 70^e anniversaire de la première parution du *Musée imaginaire* chez Skira en 1947. Dans son chapitre, après avoir cité un passage de son discours de 1959, il préféra ouvrir *Les Perses d'Eschyle*, qu'il admirait tant, citant plusieurs strophes dans la magnifique traduction du poète Jean Grosjean :

Darius, antique majesté, viens, paraïs au faîte de ton tertre funèbre,
Lève la sandale safranée à ton pied, fais luire sa tiare impériale,
Père irréprochable, Darius, lève-toi de la mort² !

¹ C'est la version remaniée de la conférence donnée dans le cadre d'une journée d'études sur « La présence d'André Malraux en Grèce », qui s'est tenue à l'auditorium Théo Angelopoulos de l'Institut Français de Grèce, le samedi 18 février 2016. Je remercie Christos Nikou pour l'organisation de cette journée.

² *Tragiques grecs, Eschyle, Sophocle*, traduction de Jean Grosjean, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, citation reprise dans André Malraux, *Le Miroir des limbes*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome III, 1996, p. 508.

Βασιλιά μας. Παλιέ βασιλιά μας. Φτάσε. Έλα. Φανερώσου στον τάφο σου πάνω, σείσε την άκρη της βασιλικής σου πορφύρας τα κροκάτα σανδάλια σου σήκωσε. Έλα Δαρείε. Αγαθέ μας πατέρα!

Dans son discours, il avait dit :

Eschyle et Sophocle ne nous atteindraient pas de la même façon si nous ne nous souvenions qu'ils furent des combattants¹.

Malraux se voyait sans nul doute héritier de cette grandeur grecque qui allia aisément l'art, la plus haute rhétorique et le courage militaire. Dès les premiers mots du discours, il définissait le Parthénon comme « le symbole de l'Occident ». Plus loin, il proclamait « Mais l'Acropole est le seul lieu du monde hanté à la fois par l'esprit et par le courage² ».

En réalité si la Grèce et Israël sont sans nul doute les deux pierres angulaires de l'Europe, Israël l'est pour lui avoir apporté la Bible d'où naquit le christianisme, les fondements de sa spiritualité jusqu'aujourd'hui, tandis que la Grèce l'est tout à la fois sur les plans de l'art, de l'architecture – ce qui n'a pas été le fait des Juifs – puis de la philosophie et de la rhétorique.

L'ayant dit, il ajoutait sous forme d'apostille en 1975, l'année de la publication des *Hôtes de passage* : « Nous avons été essentiellement formés par deux peuples qui n'ont jamais joué qu'un petit rôle dans l'histoire mondiale, sauf dans l'ordre de l'esprit : ce sont les Juifs et les Grecs³. »

Mais il y eut Alexandre de Macédoine et Dieu sait combien Malraux le plaçait haut dans son Panthéon. Il fut pour lui la plus haute figure de héros de l'Antiquité et *a fortiori* de l'histoire grecque. N'y a-t-il donc pas là un paradoxe ? Alexandre, roi de Macédoine à vingt ans, conquiert le Moyen-Orient, l'Asie centrale, traverse l'Indus pour atteindre l'Inde. Il meurt à trente-trois ans (le 13 juin -323). Malraux voulait-il dire que ses conquêtes n'eurent pas de lendemain et qu'il fut une exception ? Sans doute.

Il est très remarquable que Malraux ait vu ce rapport primordial entre le peuple qui a inventé la liberté politique et s'est levé sans doute pour la première fois dans l'histoire contre un autre peuple, et celui qui a fait d'elle un concept, une notion primordiale de la philosophie. Alors, entre Juifs et Grecs, il y a un autre point majeur soulevé par l'écrivain, c'est leur rapport pour le moins étrange dans l'imprécision, l'aléatoire, donnant dans le divers, avec la mort, l'image du ciel, l'outre-tombe. Les chrétiens sont sans doute ceux qui ont le mieux conceptualisé, imaginé, figuré l'au-delà. Juifs et Grecs ont fait preuve de beaucoup plus de circonspection, même si dans les textes de la kabbale juive les mystiques juifs, à partir du Moyen Âge, se sont un peu plus lâchés sur les images de l'au-delà. Lisons toujours dans *La Corde et les Souris* :

¹ André Malraux, « Hommage à la Grèce » (*Oraisons funèbres*), dans *Œuvres complètes*, tome III, *op. cit.*, p. 922.

² *Ibid.*, p. 922.

³ « A propos d'*Hôtes de passage* », entretien avec Jacques Legris, dans *André Malraux*, Paris, L'Herne, 1982, p. 160.



Le shéol et les Champs Élysées de notre parrain Israël, de notre marraine la Grèce, n'ont jamais trop bien su ce que devenait l'homme après la mort, ni ce qu'il ne devenait pas – et le savons-nous si bien¹ ?

La chute de sa phrase est signée aussi bien par son caractère elliptique que par humour. Disant cela, Malraux savait bien avec Platon que « toute philosophie commence par l'étonnement » (*Théétète*, 152 d). Il n'y en a pas moins une différence capitale ici entre les Grecs et les Juifs : à savoir que personne ne croit plus à la religion grecque antique, qui fut englobée par le christianisme autour du IV^e siècle, Zeus s'absorbant dans le *Theos* chrétien, alors que le judaïsme, 2 000 ans après la naissance du christianisme, est aussi vivant qu'autrefois dans sa fidélité à sa tradition cinq fois millénaire. C'est là la plus extraordinaire différence entre nos deux peuples. L'autre différence est que la Grèce fut toujours un État constitué, ce qui ne fut pas le cas des Juifs après la chute de Jérusalem et l'écrasement de l'État juif sous Titus en l'an 70. Malgré ses occupations étrangères parfois fort longues comme sous les Turcs entre la fin du XIV^e siècle et 1830, la Grèce demeura la terre des Grecs. Les Juifs depuis 2 000 ans n'avaient plus d'histoire nationale jusqu'en 1948, où les Juifs qui avaient fui l'Europe sentant venir la terreur nationale-socialiste et les rescapés des camps de la mort rebâtirent un État juif.

Ouvrons un parallèle entre les discours d'Athènes et celui pour l'Alliance israélite universelle. Dans le premier, Malraux voit dans la Grèce antique « une civilisation de l'interrogation » :

C'est par la première civilisation sans livre sacré, que le mot intelligence a voulu dire interrogation. L'interrogation dont allaient naître la conquête du cosmos par la pensée, du destin par la tragédie, du divin par l'art et par l'homme. [...] [L']objet principal d'une grande civilisation n'est pas seulement la puissance, mais aussi une conscience claire de ce qu'elle attend de l'homme, l'âme invincible par laquelle Athènes pourtant soumise obsédait Alexandre dans les déserts d'Asie².

Dans le second discours, il voit les Juifs comme le peuple qui doit sa survie à la force de l'étude et il n'y a pas d'étude ni d'enseignement s'il n'y a pas interrogation :

Aqiba le sage combattit avec les insurgés, et mourut dans la torture ; mais le rabbi Johanan ben Zakkai, non moins sage et non moins illustre, accepta la soumission des Juifs à Rome, à condition que la Thora fut sauvegardée : à ses yeux, l'enseignement assurait, plus sûrement que la révolte, la survie de l'indéracinable peuple qui ne croit qu'aux racines de l'âme³.

Dans sa préface sur *Israël*, Malraux avait écrit cinq ans plus tôt :

¹ André Malraux, *Le Miroir des limbes*, dans *Œuvres complètes*, tome III, *op. cit.*, p. 765.

² *Ibid.*, p. 922-923.

³ *Ibid.*, p. 930.

Peut-être Israël fut-il le seul peuple d'Orient qui prit Dieu tout à fait au sérieux. [...] Le glaive de l'Islam sera recouvert par le même sable que les lances macédoniennes et les enseignes romaines : Dieu et l'enseignement de Dieu¹.

Nous voyons dans ces passages magnifiques tout ce qu'ont en partage Israël et la Grèce dans leur génie propre, jusqu'à ce passage à la fin de son hommage à la Grèce :

Le peuple de la liberté c'est celui par lequel la résistance est une tradition séculaire, celui dont l'histoire moderne est celle d'une inépuisable guerre de l'Indépendance – le seul peuple qui célèbre une fête du « Non ». Le monde n'a pas oublié qu'il avait été d'abord celui d'Antigone et de Prométhée².

Si l'histoire moderne de la Grèce est « celle d'une inépuisable guerre de l'Indépendance », alors que dire du destin du peuple juif, qui a reconstruit son État 2000 ans après en avoir été chassé ? Malraux aurait assurément aimé que le Talmud contienne des pages où Alexandre de Macédoine est loué pour sa défense des Juifs. Selon une légende talmudique, il serait même intervenu en faveur des Juifs et de leur Temple, leur livrant des Samaritains qui ourdirent sa destruction (Talmud de Babylone, *Yoma* 69a).

Dans son dialogue avec le dramaturge Guy Suarès³, en 1973, où la Grèce est très présente, l'écrivain-combattant se lança tout à coup dans une opposition frappante entre le *Livre de Job* et le mythe de Prométhée, qui de tous les héros grecs reste celui qui s'opposa de front à Zeus. Pour l'éminent bibliste français André Paul⁴, il est fort pertinent de rapprocher le *Livre de Job*, écrit autour du retour d'Exil (soit vers 587-538 av. J.-C.), et les tragiques grecs. Il ajoute que Job n'est pas un Juif de l'époque hellénique mais contemporain du retour d'Exil. Malraux avec son sens poussé de la formule choc, expliqua : « Le génie de Job, c'est de dire pour la première fois : "Pauvre imbécile, de quel droit te mets-tu à croire me penser ?... Je suis Dieu, et à jamais inconnaisable, et mes desseins sont impénétrables..." Enfin, ça a l'air de venir de l'abîme, c'est la proclamation du sacré comme tout-autre [...] C'est le plus grand dialogue qui existe entre Dieu et l'homme⁵ ».

Puis, à propos du mythe prométhéen, l'écrivain ajoutait ceci : « Si vous deviez faire une étude sur Prométhée [...] vous seriez obligé de dire : « C'est un conflit entre deux personnages ; l'un, Prométhée, je le conçois très bien, je peux écrire dix passages de développement, citer ce qu'il dit... Mais l'autre, Zeus ? L'eau vous coule entre les doigts⁶... »

Cette antinomie – *ἀντίνομία* en grec ancien – entre le Dieu de Job, le Dieu Un des Juifs, des chrétiens et des musulmans, et Zeus, telle que l'a comprise Malraux, fait ressortir puissamment l'opposition majeure entre la Bible hébraïque et la mythologie

¹ André Malraux, *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome vi, 2010, p. 474 (préface à « Israël » d'Izis et Nicolas Lazar).

² André Malraux, « Hommage à la Grèce » (*Oraisons funèbres*), dans *Oeuvres complètes*, tome iii, *op. cit.*, p. 924.

³ Malraux, *celui qui vient* (entretiens entre André Malraux, Guy Suarès, José Bergamín précédés d'un portrait à l'eau-forte d'André Malraux par Vieira Da Silva), Paris, Stock, 1979 [1974], p. 28-29.

⁴ Cf. « Job », *Dictionnaire du Judaïsme*, Paris, Encyclopaedia Universalis/Albin-Michel, 1998, p. 395-396.

⁵ Citation reprise dans Michaël de Saint-Cheron, *Malraux. La recherche de l'absolu*, Paris, Éditions de La Martinière, 2004, p. 70.

⁶ Cf. « Job », *op. cit.*



grecque, une contradiction métaphysique entre la Révélation transcendante émanant de la Torah et la conception mythique d'un monde divin où les dieux ressemblent aux hommes. Pourtant est-ce bien « le plus grand dialogue qui existe entre Dieu et l'homme » ? Certains dialogues d'Abraham mais surtout de Moïse avec le Saint, Béni soit-il sont aussi puissants voire plus puissants car Abraham, Moïse interviennent auprès de Dieu pour sauver d'autres qu'eux, l'un plaide pour Sodome menacé de destruction, l'autre pour le peuple hébreu menacé aussi des foudres divines. À chaque fois les patriarches et les Prophètes d'Israël prient pour sauver leur peuple et parfois d'autres peuples alors que Job n'intervient que pour lui et sur ses propres malheurs.

Plus loin encore, Malraux a soudain cette image dont il usa souvent : « Si les philosophes grecs avaient rencontré les Prophètes, qu'eussent-ils échangé, sinon des injures ? Pour que Platon pût rencontrer le Christ, il fallait que naquit Montaigne¹. » Là encore, Malraux a-t-il raison d'avancer une telle proposition ? Certes les Prophètes d'Israël n'étaient pas dans l'ordre du concept ni du raisonnement philosophique mais nous pouvons admettre qu'un dialogue eût été possible entre les Poètes tragiques, Eschyle, Sophocle, Euripide et Isaïe, Jérémie, Ezéchiel. Ici nous voyons donc que le point de départ de Malraux ne fonctionne plus. Ils partageaient les uns et les autres une vision du monde assez comparable, marquée par le tragique, l'héroïsme et le sacrifice. Le personnage d'Antigone pourrait à peu de chose près être un personnage biblique. Donc Malraux a manqué ce parallèle plein de poésie et de grandeur sans doute pour mieux nous le faire découvrir.

Opposer Platon et Isaïe est tout de même fort étrange, car dans *Néocritique*, son prélude à *L'Homme précaire et la littérature*, son livre posthume, écrit un an plus tôt, en 1975, Malraux cite plus d'une fois Victor Hugo et ses Élus : Homère, Eschyle, Job, Isaïe, Ezéchiel... En tête de gondole : les génies grecs et les prophètes d'Israël ! Que demander d'autre ? Pour Malraux, décrivant un Musée Imaginaire de la littérature mondiale, il est un fait incontournable : « Ce Musée Imaginaire, c'est Israël, l'Antiquité, la Renaissance² ». Nous avons envie d'ajouter pourtant, c'est aussi : la Chine avec Tchouang Tseu (ou Zhuangzi), Confucius, Laozi, l'Inde avec les Védas, les *Upaniṣad*, le *Rāmāyaṇa*, le *Mahābhārata*... Ce n'est évidemment pas un oubli de la part de Malraux d'avoir omis ici de citer les textes hindous fondateurs qu'il cite si souvent ou Confucius. Ce qu'il veut signifier est ceci : « Israël et l'Antiquité exercent sur nous une complicité formatrice qui, à la rigueur, franchit la barrière de la langue³ ». Pour lui donc, les textes fondateurs de la culture chinoise ou hindoue n'exerceraient pas sur nous, Européens, « une complicité formatrice » comparable...

Avant ma conclusion, je voudrais en venir à une autre dimension rhétorique entre l'Antiquité juive et grecque. Cette dimension est celle des ruines. Je la tiens d'une page extraordinaire de Manès Sperber, Juif de la Mitteleuropa exilé en France dès 1936, où il devint l'ami de Malraux, il fut psychologue, éditeur et écrivain. Sperber tout comme Malraux était agnostique ou athée. Il nous a laissé un texte important où il opposait les ruines du Temple de Jérusalem avec l'Acropole.

¹ André Malraux, « Comment je suis devenu Malraux », *Réalités*, n° 340, mai 1974, p. 88.

² André Malraux, *Oeuvres complètes*, tome vi, *op. cit.*, p. 730.

³ *Ibid.*, p. 730.

La perte du Temple, et avec elle la disparition de la prêtrise, a apporté une contribution décisive non seulement à la pérennité du peuple juif, mais aussi à sa foi et à tout ce qui pouvait mériter d'être conservé en elle. *Le judaïsme a été sauvé parce qu'il n'était désormais lié à aucun lieu et à aucune institution, parce qu'il n'était plus attaché à rien qui pût être perdu.* [...]

Que l'on songe à l'Acropole : elle n'inspire à ses admirateurs aucune espèce de foi en Zeus, en Athéna, ou dans les autres habitants de l'Olympe. Seul l'être humain créateur survit dans leurs temples ; les dieux, eux, sont des œuvres auxquelles on a donné une forme à l'image de l'homme et auxquelles notre regard confère une existence¹.

Sperber ajoute encore ceci :

C'est seulement quand Dieu perdit son temple et devint apatride, comme son peuple, qu'il triompha des dieux païens et de la tentation idolâtre à laquelle succombèrent trop souvent les descendants de Jacob à Canaan².

C'est là un texte prodigieux qui oppose deux ruines, la ruine du Temple unique d'une religion qui proclama l'unicité du Nom divin, Nom qui lui a survécu, avec les vestiges d'une religion aux multiples dieux vivant dans un Olympe dont il ne reste rien, sauf les monuments qui appartiennent à notre éternité, élevés à leur gloire disparue de dieux morts : le Parthénon. Autrement dit le peuple qui créa un Livre unique et ne vécut longtemps que par ce Livre, est frère de celui dont l'art et la littérature, sont pour nous les témoins *présents* d'une civilisation disparue, à jamais uniques dans l'histoire de l'humanité.

Israël et la Grèce représentent donc aux yeux de nos contemporains deux sortes de ruines comme deux sortes de survie : l'une qui ne tenait à l'origine que par la foi en un Dieu unique et non-incarné et par l'espérance prophétique, fut dans l'Exil sauvé par les coutumes religieuses très strictes qui n'a pu que souder un peuple en butte à la haine des autres peuples. Pour beaucoup le peuple juif est le Seul à avoir survécu à tous les empires qui ont voulu l'exterminer. L'autre peuple, le peuple grec, est devenu le modèle de l'Occident à travers son art et sa philosophie qui a rempli le monde. Si l'Acropole est un vestige impérial par comparaison avec le mur occidental du Temple de Jérusalem qui est une ruine, un vestige unique, mais l'un est présent à nous comme œuvre d'art, l'autre est présent à nous comme un symbole vicariant, portant les prières de tout un peuple. Celui vit dans l'ordre de la foi, d'une foi entre mystique et superstition, alors que l'Acropole et le Parthénon vivent dans le Musée Imaginaire.

Ces deux peuples sont donc indissociables de la Culture de l'Occident et de ce que l'Occident apporta au monde, et ils nous viennent curieusement des deux rives de la Méditerranée, de la rive orientale et de la rive occidentale.

Repronons en conclusion *La Corde et les Souris* au chapitre I. Malraux écrit :

[L]a Grèce est chevillée au corps de la race blanche comme la Bible. La toute-puissance de l'Occident est née de deux petits peuples virulents et tenaces, dont il n'a épousé ni la virulence ni la ténacité – ni le mystère³.

¹ Manès Sperber, *Être Juif*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Éditions Odile Jacob, 1994, p. 18.

² *Ibid.*, p. 18.

³ André Malraux, *Œuvres complètes*, tome III, *op. cit.*, p. 511-512.

Mais jusqu'à la fin de sa vie, Malraux resta frappé par l'interdit de la représentation chez les Juifs jusqu'aux Temps modernes et surtout jusqu'à l'époque contemporaine. Une civilisation sans art lui était quasi inconcevable. Contemplant, à la fin de son chapitre sur l'Afrique, quelque bas-relief africain illustrant le Nouveau Testament, Malraux lâche ce mot : « C'est le sacré d'un Israël qui aurait accepté les images¹ ». C'est assez dire la fascination qu'exerçait sur lui ce petit peuple sans image mais non sans livre et quel livre ! Le Livre de la Révélation qui fonda des dizaines de religions dans le monde et fit des milliards d'adeptes, quand les chrétiens lui adjoignirent leur Nouveau Testament, faisant de la Bible hébraïque le ferment spirituel de nombreux peuples formés par le christianisme – dont l'Église grecque orthodoxe mais aussi l'Église catholique grecque.

Au xix^e siècle, Renan, qui était athée, écrivit sa célèbre *Prière sur l'Acropole* dont l'ultime strophe conserve jusqu'à nous toute sa beauté et sa vérité :

Ô Abîme, tu es le Dieu unique. Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes ; les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels².

Plus de quarante ans après la mort de Malraux, en ce tournant de l'histoire européenne et mondiale, où une partie du monde connaît l'une des plus graves crises migratoires des vingt ou trente dernières années, qui aboutit au repliement sur soi de nombreux pays, la position d'Israël et plus encore de la Grèce nous concerne tous. La Grèce et l'État d'Israël, en proie à des difficultés économiques d'envergure pour la première, face à une mise en banc des nations par l'Unesco pour l'autre, sont à un moment crucial de leur histoire et de leur avenir. Fasse que le parrain et la marraine de l'Europe nous prouvent et se prouvent d'abord à eux-mêmes qu'ils sont toujours capables de nous surprendre et d'être des exemples dans l'adversité.

Sans faire parler les morts, on peut dire avec beaucoup de conviction que Malraux serait intervenu et pour Israël et pour la Grèce. Rappelons juste qu'en 1974, il était intervenu publiquement lorsque déjà l'Unesco avait adopté une résolution écartant Israël de toute région géopolitique, ayant assimilé sionisme et racisme. Que n'eût-il dit aujourd'hui pour ces deux pays qui lui tenaient à cœur !

Milan Kundera recevant, en 1985, le prix littéraire Jérusalem, dans la cité trois fois sainte, parlant de Juifs israéliens, proclamait qu' « Israël, leur petite patrie enfin retrouvée, surgit à leurs yeux comme le véritable cœur de l'Europe, étrange cœur placé au-delà du corps³. »

Alors, prolongeant Milan Kundera après Malraux, je dis « Israël et la Grèce surgissent à mes yeux comme le véritable cœur de l'Europe. »

¹ *Ibid.*, p. 513.

² Ernest Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, Calmann Lévy, 1883, p. 72.

³ Milan Kundera, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1995, p. 189.

Références bibliographiques

ANDRÉ MALRAUX, Paris, L'Herne, 1982.

DICTIONNAIRE DU JUDAÏSME, Paris, Encyclopaedia Universalis/Albin-Michel, 1998, p. 395-396.

KUNDERA M., *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1995.

MALRAUX A., « Comment je suis devenu Malraux », *Réalités*, n° 340, mai 1974, p. 84-91.

MALRAUX A., *Œuvres complètes*, édition de Marius-François Guyard avec la collaboration de Jean-Claude Larrat et François Trécourt, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome III, 1996.

MALRAUX A., *Œuvres complètes*, édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié avec la collaboration de Philippe Delpuech, Christiane Moatti et François de Saint-Cheron, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome VI, 2010.

Malraux, celui qui vient (entretiens entre André Malraux, Guy Suarès, José Bergamín précédés d'un portrait à l'eau-forte d'André Malraux par Vieira Da Silva), Paris, Stock, 1979 [1974].

RENAN E., *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, Calmann Lévy, 1883.

SAINT-CHERON M. de, *Malraux. La recherche de l'absolu*, Paris, Éditions de La Martinière, 2004.

SPERBER M., *Être Juif*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Éditions Odile Jacob, 1994.

